

Laisser un message

Gautier Langevin

Numéro 6, 2008

Répondeurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2422ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Langevin, G. (2008). Laisser un message. *Biscuit Chinois*, (6), 12–20.



Gautier Langevin

Gautier étudie à l'Université de Montréal, bien seul. Il n'a jamais « toujours rêvé d'être écrivain », et il adore les étiquettes, mais uniquement en grande quantité. Si vous croisez son prénom découpé à la hache, avisez-le.

laisser un message

Elle était... dans un lit.

Dans... son lit ?

Un téléphone sonnait. Ça lui rappela brièvement qu'elle devait prendre rendez-vous avec le conservateur du Musée d'art contemporain pour... Il restait de la vaisselle à faire, des piles. Beaucoup trop de vaisselle à faire...

Le téléphone gueulait toujours son ordre monotone, obligeant Clarissa à ouvrir les yeux.

— Eh meerde.

Elle n'était pas dans son lit. À sa gauche, de grands yeux juvéniles surplombant un sourire niais la contemplaient.

— T'es lequel, toi ?

— David.

— Café, David.

La paire d'yeux roula et se transforma en paire de fesses. En le regardant se diriger vers la cuisine du petit loft sûrement loué par papa, elle se fit la remarque qu'il correspondait parfaitement à son type d'amant idéal : jeune, sexy, et un peu con. Juste assez con pour confondre « baise avec Madame-Galerie » et « lettre de recommandation de Madame-Galerie ». Si au moins son cellulaire pouvait être aussi docile que ce David. Malheureusement pour elle, l'engin poursuivait désespérément sa plainte.

— Quoi?!

— Madame Poulin?

— J'ai dit, « quoi ».

— Nous aimerions vous voir au poste le plus vite possible...

Elle raccrocha avant même que l'homme au bout du fil ne termine sa phrase. Une autre caution à payer. Clarissa avait arrêté de courir après Éric, son mari, lorsqu'elle s'était rendue compte que toutes ses nuits de dérape se terminaient au poste. Depuis quelques temps même, lorsqu'il n'était pas trop turbulent, certains policiers qui connaissaient l'artiste le ramenaient directement chez lui. Cette fois-ci, il avait dû complètement perdre le nord. Ne pas venir à son propre vernissage pour aller se défoncer dans une taverne anonyme, fallait le faire. Et dire qu'il avait promis aux invités une « petite surprise ». Tu parles d'une surprise...

— Verse-le dans un thermos.

— Hein?

— Mets le café dans un thermos. Faut que je parte.

— Quoi, déjà?

— Écoute... David. Ton cul est superbe, mais ce n'est pas lui qui sera exposé dans ma galerie. Alors si tu as couché avec moi pour passer de beaux moments de tendresse, tu t'es trompé de femme. Si tu veux exposer, prends rendez-vous comme tout le monde.

Elle s'était rhabillée, tout en sermonnant le jeune homme, et se dirigeait maintenant vers la cuisine, serrant une petite queue de cheval sur le haut de sa tête. Sorte de Tour de Pise chevelue, la couette étirait à un point tel sa peau qu'elle faisait en même temps office de lifting. Clarissa prit le thermos des mains de la masse de chair dénudée qui posait au centre de la pièce et fit volte-face en direction de la porte d'entrée du loft, après avoir fait claquer une fesse

du David. Le son de sa boutade finale résonnait encore sur l'acier inoxydable de la cuisine lorsqu'elle referma la porte derrière elle. Veni, vidi, vici. Dossier clos.



Seule dans la cage d'escalier, Clarissa s'alluma une cigarette en dépit du règlement. Ça avait tout de même valu le coup comme petite vengeance. Rater son propre vernissage, qu'elle avait entièrement coordonné pour lui, quand même... Éric n'avait jamais considéré tout le mal qu'elle se donnait. Et une fois encore, il fallait qu'elle mette sa vie en suspens pour le sortir du borborygme. Le cocu avait bien mérité son titre, se disait-elle.

Elle descendait les marches en récapitulant la suite des événements : prendre rendez-vous avec le conservateur du musée, prendre à déjeuner, prendre Éric, prendre deux Prozac... Mais tout juste avant d'entrer dans sa voiture, un imprévu vint troubler l'ordre du jour. Automatiquement, elle avait composé le numéro de sa boîte vocale. Son mari y avait enregistré un message, à quatre heures vingt du matin.

— Je t'en prie, passe à l'atelier avant de te rendre au poste. J'y ai laissé quelque chose pour toi.

Qu'est-ce qui lui prenait ?

Elle réécouta le message trois fois, figée devant sa berline sport, comme si elle venait d'être prise en flagrant délit. Ce n'était pas la surprise d'entendre son mari à un moment pour le moins impromptu qui la troublait. Le message lui-même avait quelque chose de dérangent. Ce n'était pas un message typique d'ivrogne qui appelle sa femme au beau milieu de la nuit pour lui vomir un flot d'incohérences. Clarissa avait eu l'impression d'être... rajeunie par son écoute. Éric avait parlé de cette voix sobre

d'alcool, mais ivre d'amour, presque folle, qui l'avait fait craquer dix ans plus tôt. Le salaud ne lui laissait que trop peu de temps pour savourer sa vengeance qui avait pris, en l'espace de quelques minutes, des allures de vulgaire tromperie. De retour sur terre, elle porta le thermos de café à ses lèvres et faillit s'ébouillanter. Elle maudit David l'espace d'un soupir d'exaspération, prit la contravention qui trônait sur son pare-brise, laissa le thermos sur le trottoir – à côté de la borne-fontaine – et embarqua dans sa voiture.

Qu'est-ce qui lui prenait ?

C'était tout de même le comble qu'il ait prévu à l'avance son arrestation. Ça ne ressemblait pas à l'homme avec qui elle vivait. Ça ressemblait plutôt à l'artiste qu'elle avait hissé jusqu'aux sommets, au sombre personnage qui laissait traîner derrière lui une odeur de whisky, de soufre et d'acrylique qui rappelait aux amateurs d'art les belles années de la peinture américaine. C'était cette aura de nostalgie, par laquelle elle ne croyait plus pouvoir se faire berner après tant d'années de cohabitation, qui, pourtant, la poussa à prendre la direction de l'atelier.

Qu'est-ce qui lui prenait ?

Et il fallait qu'un événement comme celui-là tombe le matin où elle revenait d'une petite dérive conjugale... Évidemment, il fallait aussi que la pluie se mette à tomber, comme par magie. Clarissa n'en croyait pas ses yeux. Elle qui détestait le mélodrame...

Les égouts géraient bien la crue, mais la route commençait à être glissante.



Tout en gardant la main gauche sur le volant, elle étira son bras droit vers le coffre à gant, et en extirpa un petit contenant tapissé de sa prescription. Puisque l'ordre du

jour venait de changer, les prozacs pouvaient bien, eux aussi, faire un petit saut dans les priorités.

La voiture fonçait sur l'avenue Broad, en direction de la vingt-septième avenue, quittant le chic quartier bien emballé pour rejoindre l'arrondissement qui allait devenir, selon elle, la prochaine cible des petits cafés où l'on ne sert que du thé biologique. Était-ce Éric qui avait du flair pour les lieux « rentables » ou faisait-il partie d'un groupe restreint d'individus qui annonçaient, par leur simple présence dans un ghetto, sa gentrification imminente ? Clarissa avait toujours considéré les artistes reconnus comme des avatars de l'embourgeoisement, des éclaireurs du front de marchands d'art, qui seraient suivis par les architectes, les designers et finalement, par les commerçants et promoteurs qui accommoderaient tout ce beau monde. Lui, bien sûr, trouvait sa théorie logique, mais sans intérêt : « C'est quand même pas de ma faute s'ils me suivent ! Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? » Elle lui avait ordonné de déménager dès que les premiers comptoirs de sushis ouvriraient, systématiquement. Les pommettes de l'homme étaient venues rejoindre ses pattes d'oies. Jusqu'à maintenant, le plan fonctionnait à merveille.

La pluie s'était arrêtée. Au moment où elle arriva devant l'atelier, cette pensée qu'elle avait eu à propos du succès qu'ils connaissaient ensemble lui trottait toujours dans la tête. À bien y penser, elle n'était pas si fâchée du fait qu'Éric ne soit pas venu à son vernissage. Finalement, ça lui avait permis de s'occuper pleinement des journalistes, sans avoir à surveiller son mari qui aurait été continuellement en train de flirter avec la bouteille. Tout allait bien. Il lui fallait oublier sa nuit, accélérer le processus d'effacement et se concentrer sur la suite des choses. Avant de sortir de la voiture, elle interrogea le rétroviseur afin de vérifier si les dispositifs capillaires étaient toujours en place. Tout allait bien.

Tout allait bien.

Tout allait bien, jusqu'au moment où, après avoir fait le chemin de la voiture au bâtiment d'un pas qui avait fait crier ses talons, elle ouvrit la porte du hangar désaffecté:

— C'est une blague ?

Discret rire nerveux. Elle ne savait pas si elle s'était posé la question à elle-même ou si elle s'était adressée à Éric qui, manifestement, n'était pas là pour répondre.

Sa voix tremblante avait créé un léger écho qui, à lui seul, trahissait l'étrangeté de la situation. L'espace, qui faisait habituellement office de chantier, était entièrement dégagé et les œuvres, alignées le long d'un mur, avaient été recouvertes de draps blancs. L'atelier aurait tout simplement pu avoir l'air d'un atelier fermé, si ce n'avait été du vieux répondeur qui trônait sur une petite table de bois posée au centre de la pièce.

Clarissa s'en approcha lentement, fixant le témoin lumineux qui indiquait qu'au moins un message était enregistré sur la bande de la cassette. En temps normal, elle aurait tourné les talons sans même porter attention au petit jeu d'Éric, mais une forme d'importance, créée par le vide qui entourait l'objet, rendait ce drôle d'engin désuet à la fois terrifiant et hypnotisant. L'austérité de la scène laissait croire à autre chose qu'un vulgaire caprice d'artiste. Le tout avait été soigneusement pensé, préparé et réalisé. Sa curiosité, mais aussi son instinct de galeriste, ne purent l'empêcher de faire jouer l'enregistrement.

La lumière clignotante s'éteignit, laissant la salle dans une stagnation qui fit s'étendre la prestance de la machine à l'ensemble de l'atelier. La cassette entreprit sa course à travers le temps. La bande magnétique fit entendre, à la vitesse de l'éclair, le son d'événements passés.

Silence.

Bip !

« Hey! Ric! C'est Charles. Qu'est-ce que tu fais, vieux? On t'attend, ici! Si tu m'obliges à boire tout seul la bouteille que j'avais réservée pour ton vernissage, je te fais payer la note de mon taxi, je t'avertis! Allez, à tantôt! »

Bip!

« Salut Ric, c'est Bordas. Tu sais que t'es vraiment le seul à pouvoir faire ça? En tout cas, je t'envie! J'espère que tu vas au moins te pointer le bout du nez pour les journalistes, parce que j'en connais une qui va t'en parler jusqu'à ton enterrement! Ciao! »

Bip!

« Hé! Éric, c'est Goulet. Fuck, t'es où? Hé! Hé! Ric, je... Hein? Quoi? Hé! Tatiana! Oh, Éric, faut que j'te laisse, c'est Tatiana... »

Bip!

Pendant un moment, Clarissa crut que la cassette venait de terminer de livrer son message, mais en se concentrant sur le silence, dans l'espoir de confirmer sa présomption, elle s'aperçut qu'une respiration profonde s'élevait des haut-parleurs de la chose. Elle l'avait aussitôt reconnu. C'était Éric. Éric qui s'apprêtait à avoir le dernier mot. Éric qui jouissait d'une victoire anticipée et sans appel.

« ... Il est quatre heures du matin, hier. Je ne suis pas venu au vernissage. Tu t'en es aperçu? »

Pause.

« Oui. Évidemment que tu t'en es aperçu. Tu t'en es aperçu, et t'as même pas cherché à me rejoindre. T'imagines? Même Goulet m'a appelé... Fuck... Goulet... »

Rire.

« Je sais que tu as un amant. Ton amant s'appelle Éric Poulin, mais ce n'est pas moi. Tu n'aimes plus qu'une signature en bas à droite d'une toile ou sur une plaque de bronze, mon amour. Je le présumais depuis un bout de temps. Ce soir, tu me le confirmes. Ça t'arrangeait, que je

sois pas là ce soir... Hier. Parce que, de toute façon, tout ce que tu aimes en moi était là-bas, au vernissage. »

Silence.

« J'avais envie de matérialiser le vide qu'il y avait entre nous. Ce vide, c'est ma dernière œuvre. Ça vaudra sûrement un paquet de fric... Tu voulais que je ne sois qu'un nom, eh bien je ne serai qu'un nom dorénavant. Tu pourras enfin te consacrer entièrement à ton amant. C'est cruel, mais c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour consolider notre nouvelle... relation.»

Silence.

« Tu es libre de faire ce que tu veux avec la chose. Je te conseille de la détruire... Ça pourrait nuire à ta réputation. »



Ce n'est qu'une heure plus tard, lorsqu'elle hésita avant de jeter l'œuvre d'Éric dans le fleuve, que Clarissa éclata en sanglots.